

## Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne

### 2<sup>ème</sup> conférence – **La vertu de la nécessité**

Sarah Bachelard

Je voudrais commencer ce soir par rappeler les prémisses sous-jacentes de ces conférences. Comme beaucoup d'autres, j'ai dit que la crise mondiale actuelle n'est pas seulement une question de santé. C'est une crise qui nous confronte à de nombreuses vérités trop longtemps occultées ou ignorées : la fragilité et les injustices structurelles de notre système économique ; les liens entre la famille humaine et ceux entre le monde humain et naturel.

D'une part, les perturbations et les souffrances que nous subissons actuellement nous ouvrent des perspectives. Dans certaines des réponses gouvernementales destinées à aider les gens pendant la crise, et dans d'innombrables actes locaux de bonté et de solidarité, nous constatons que nous pourrions faire le choix, tant au niveau national que mondial, d'aller vers plus de prospérité et de partage.

Dans un même temps, nous sommes dans une situation qui nous rend vulnérables face à ceux qui veulent tirer profit de cette préoccupation mondiale qui occupe notre attention et nos ressources. On nous signale, par exemple, que les protections environnementales sont réduites aux États-Unis et ailleurs, que des gouvernements autocratiques se durcissent et cherchent à étendre leur sphère d'influence, que des entreprises et des particuliers cherchent à tirer profit du chaos. Nous avons donc un espace limité. La façon dont nous sortirons de cette crise dépendra du nombre d'entre nous qui pourront trouver le moyen de s'engager à faire du bien. J'ai dit la semaine dernière que cette série de conférences vise à former des personnes capables de répondre à cette crise d'une manière ajustée à la volonté de Dieu ; des personnes qui peuvent en subir les souffrances tout en arrivant à vivre à partir et dans d'une réalité différente.

Même en disant cela, je suis parfois consciente d'un sentiment d'accablement et d'inutilité. De qui est-ce que je me moque ? Est-ce que je pense vraiment qu'un groupe de méditants qui réfléchissent ensemble à la forme de la vertu chrétienne va changer les choses ? Peut-être cela nous aide-t-il de prétendre que notre prière, nos pensées, nos parcours personnels de transformation, comptent vraiment ; qu'ils pourraient vraiment contribuer au bien du monde. Mais, allez. Soyez réalistes ... peut-être que vous aussi ressentez parfois cela ?

Je sais qu'il y a des choses que je peux dire en réponse à mon sentiment d'impuissance..., elles peuvent aussi parfois sembler un peu désespérées. En tout cas, je sens qu'il pourrait être important de ne pas s'éloigner trop vite de cet endroit de désolation, presque de désespoir. Car si nous ne pouvons pas nous y tenir, si nous ne pouvons pas sentir le poids de ce qui est en jeu, alors rien de ce que nous dirons ne sera à la hauteur de la vérité des choses. "Parlez-moi du désespoir, le vôtre, et je vous dirai le mien", écrivait la poétesse Mary Oliver, dans "Wild Geese". En cette deuxième semaine de notre série, je veux que nous soyons conscients des forces qui s'opposent à la transformation du monde : les forces de l'extrémisme, de l'ignorance et du narcissisme, de l'argent sale et de l'intérêt personnel impitoyable des oligarques du monde. Je veux que nous soyons présents face à l'écrasante

complexité des systèmes et des processus, avec toutes leurs conséquences involontaires, qui constituent la vie du monde - et face à la peur qui nous assaille tous, au moins une partie du temps - qui est que malgré nos meilleurs efforts et la bonté de beaucoup, nous ne pourrions pas collectivement permettre un monde meilleur ; que les puissances des ténèbres seront toujours trop fortes pour le reste d'entre nous.

Je disais la semaine dernière que l'une des inspirations de notre thème au cours de ces semaines était le texte de la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, cette lettre du Nouveau Testament dont la lecture est prévue le dimanche en ce temps de Pâques. L'attrait de ce texte réside en partie dans le fait qu'il ose parler de l'appel à une vie sainte dans un contexte d'accablement profond et de menace. Il s'adresse "aux exilés de la diaspora dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie" (1,1), aux communautés fragiles qui souffrent de persécution et d'hostilité aux confins de l'Empire. Je me demande si la réceptivité que recommande cette lettre pourrait nous offrir un point de départ fructueux pour explorer comment nous pourrions nous aussi être et agir.

### **'Aux exilés'**

Permettez-moi donc de poursuivre en disant un peu plus sur ce texte. Il commence, comme je l'ai dit, par s'adresser aux "exilés de la diaspora" à travers l'Asie Mineure (1,1), et un peu plus tard, il se réfère à nouveau à ses destinataires comme à des "étrangers et exilés" (2,11). Les spécialistes s'accordent à dire que les lecteurs de la lettre ne sont pas considérés comme des "étrangers et des exilés" en raison de leur nationalité ou de leur appartenance ethnique (ils ne sont ni résidents étrangers ni réfugiés)<sup>1</sup>. Ils sont plutôt des "exilés" parce que leur conversion chrétienne et « l'appel de Dieu dans le Christ aux lecteurs de cette lettre a radicalement modifié leur statut social. Ce sont des chrétiens dont le mode de vie les marque comme des "exilés" de la société dans laquelle ils vivent »<sup>2</sup>. Le commentateur biblique Graham Stanton poursuit en suggérant que « leur statut social ambivalent de chrétiens vivant dans une société qui leur était au mieux hostile, et au pire, prête à les persécuter, a sapé leur confiance en eux en tant que croyants chrétiens »<sup>3</sup>. La lettre leur rappelle donc le don du salut qu'ils ont reçu de Dieu ; elle leur offre des mots d'encouragement pour qu'ils tiennent bon dans leur nouvelle vie, et elle leur enseigne ce que signifie vivre bien, conformément à la volonté de Dieu, dans leurs circonstances.

En lisant ce texte, j'ai été particulièrement frappée par deux thèmes récurrents. Deux éléments de ce qu'est une vie sainte sont identifiés, qui semblent pour l'auteur de la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre être absolument essentiels. Le premier est le sens qu'il veut donner à ses lecteurs de l'ampleur de leur appel, de leur vocation ou de leur destin. La lettre s'adresse à ceux qui ont été "choisis et désignés par Dieu" (1,1-2), et suggère que, depuis longtemps, les prophètes ont cherché pour eux des messages qui leur sont maintenant "annoncés" (1,12). Ils sont donc exhortés à venir à Dieu, car "bien que rejetés par les mortels", ils sont "choisis et précieux aux yeux de Dieu" (2,4). La lettre s'appuie sur des images de la Bible hébraïque pour insister sur le fait que "vous êtes une descendance choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple destiné au salut, pour que vous annonciez les

---

<sup>1</sup>C'est du moins le point de vue que préfère Graham N. Stanton, '1 Peter' in *Eerdmans Commentary on the Bible*, éd. James D.G. Dunn (Grand Rapids, MI: William B. Eerdmans, 2003), pp.1493-1503, p.1493.

<sup>2</sup>Stanton, '1 Peter', p.1493.

<sup>3</sup>Stanton, '1 Peter', p.1493.

merveilles de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Autrefois, vous n'étiez pas un peuple, mais maintenant vous êtes le peuple de Dieu ; vous n'aviez pas obtenu miséricorde, mais maintenant vous avez obtenu miséricorde" (2,9-10).

La réponse suscitée par ce sentiment élevé d'un appel est alors celle de l'obéissance. C'est le deuxième élément qui imprègne le texte. "Comme des enfants qui obéissent, cessez de vous conformer aux convoitises d'autrefois, quand vous étiez dans l'ignorance" (1, 14) ; "En obéissant à la vérité, vous avez purifié vos âmes pour vous aimer sincèrement comme des frères ; aussi, d'un cœur pur, aimez-vous intensément les uns les autres" (1,22). Cette réponse d'obéissance ne doit pas seulement être dirigée vers Dieu ; plus problématique à nos oreilles, les destinataires de cette lettre de Pierre sont invités à se soumettre sans se plaindre aux souffrances qui leur sont infligées, à l'imitation du Christ. "Ne rendez pas le mal pour le mal ni l'agression pour l'agression", car puisque le Christ a souffert dans la chair, "armez-vous aussi de la même intention ..., afin de vivre le reste de votre vie terrestre non plus animés par des désirs humains mais par la volonté de Dieu". Et plus problématique encore, de notre point de vue, il recommande une obéissance assez radicale aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent. "Soyez soumis à toute institution humaine à cause du Seigneur" (2,13) ; les domestiques, "soyez soumis en tout respect à vos maîtres" (2,18) ; "les femmes, de la même manière, soyez soumises à votre mari" (3.1).

Vocation et obéissance. Il semble que dans la pensée de Pierre, il y ait quelque chose qui renvoie à se soumettre librement à la nécessité - obéir volontairement à l'appel et à ce qui est donné - qui est intrinsèque à la vie sainte. La façon dont cela fonctionne n'est pas évidente pour nous - cela peut même nous sembler révoltant. Mais il y a quelque chose dans la pure contre-intuitivité de tout cela, qu'il me semble important d'explorer.

### **Aimer la nécessité**

Simone Weil écrivait : "L'obéissance est la vertu suprême. Nous devons aimer la nécessité". Et encore : "Nous devons consentir à être soumis à la nécessité et à n'agir qu'en l'assumant"<sup>4</sup>. Ce sont des aphorismes tirés de ses carnets de notes - il n'y a pas d'argument raisonné qui nous amène à cela. Mais je pense que ce qui est fondamentalement en cause pour Weil, c'est la question de la relation entre la vertu et la dépossession de soi. La semaine dernière, j'ai cité la lettre de Dietrich Bonhoeffer à ses amis après dix ans de régime nazi. Il écrivait : "Qui tient bon ? Seulement celui dont la norme ultime n'est pas sa raison, ses principes, sa conscience, sa liberté ou sa vertu" [et notez l'accent mis sur le possessif "sa", sur "ma raison", mes principes, ma vertu, etc.] Qui tient bon ? "Seulement celui qui est prêt à sacrifier tout cela lorsque, dans la foi et dans la relation à Dieu seul, il est appelé à agir de manière obéissante et responsable"<sup>5</sup>.

Weil partage la même compréhension. Dieu seul est bon (Marc 10,18). Vous ne faites pas le bien en agissant en accord avec votre idée du bien, ou en mettant en œuvre votre plan pour atteindre un résultat souhaitable. Non, vous ne faites le bien que dans la mesure où vous répondez fidèlement à l'appel de Dieu, uniquement en obéissant à la volonté de Dieu. C'est pourquoi nous devons oser prendre au sérieux le fait que nous sommes appelés ("vous êtes une descendance choisie, un

---

<sup>4</sup>Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Edition Pocket, Agora.

<sup>5</sup> Cité dans Charles Marsh, *Strange Glory: A life of Dietrich Bonhoeffer* (London: SPCK, 2014), p.341. Voir aussi, Ford, *The Shape of Living*, p.102.

sacerdoce royal, le peuple de Dieu"). On s'adresse à vous. Et c'est pourquoi "l'obéissance est la vertu suprême". Nous ne devons pas faire un seul pas, même dans la direction du bien", dit Weil, "au-delà de ce à quoi nous sommes irrésistiblement poussés par Dieu, et cela vaut pour l'action, la parole et la pensée."<sup>6</sup>

Dans cette optique, la vraie vertu implique une dépossession radicale de soi. Weil a compris que même le désir de "faire le bien", de "changer les choses", d'"aider les autres" ou de "sauver le monde" est susceptible d'être corrompu. Il est presque inévitablement lié à notre désir de nous sentir bien par rapport à nous même, de savoir que nous avons fait notre part ou que notre vie a compté pour quelque chose. Mais tout comme le moine qui ne sait pas qu'il prie est le seul qui prie vraiment, seul celui dont la main gauche ne sait pas ce qu'offre la droite fait réellement le bien. Weil aime particulièrement la parabole du jugement dernier à la fin de l'évangile de Matthieu, où ceux qui reçoivent la récompense des justes sont ceux qui ne se rendent pas compte qu'ils ont fait quelque chose qui mérite d'être récompensé : "Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim et t'avons-nous donné à manger, ou avoir soif et t'avons-nous donné à boire", écrit Weil ; "l'obéissance est le seul motif pur", nous devons être contraints par une nécessité qui nous atteint (pour ainsi dire) de l'extérieur.<sup>7</sup> Cela prendra souvent la forme d'un besoin évident auquel nous ne pouvons que répondre (je ne pouvais pas ne pas le faire). Et ce qu'elle précise, c'est le caractère radicalement réactif et oublieux de soi de la vertu chrétienne. L'obéissance est donc la racine d'une bonté de qualité différente, la bonté d'une pureté et d'un désintéressement qui reflètent la pureté et la justice de Dieu.

C'est beau, mais c'est aussi une vision austère - et cela semble nous poser quelques gros problèmes. L'un est un problème de discernement. Comment puis-je, en pratique, découvrir ce que l'obéissance exige de moi à tout moment ? Comment puis-je savoir si ce que je pense être la volonté de Dieu, est vraiment la volonté de Dieu - par opposition à une bonne intention de ma part ? En ce qui concerne cette question, Bonhoeffer et Weil sont tous deux conscients que nous ne pouvons en fait jamais en être certains. Nous avons la responsabilité de discerner le mieux possible l'appel de Dieu, et c'est un travail - il ne s'agit pas seulement d'attendre d'être saisi par le Saint-Esprit. Nous devons utiliser toutes nos facultés de pensée critique, d'intelligence émotionnelle, de sagesse pratique et d'écoute profonde. Mais même après avoir sincèrement entrepris tout ce travail, il reste possible que nous ne discernions pas aussi profondément ou honnêtement que nous le pourrions, que nous soyons quelque peu trompés ou obtus.

Cela signifie qu'il y a une vulnérabilité morale inhérente à la vie chrétienne, et c'est pourquoi la réactivité morale est nécessairement liée à la prière - en particulier la prière silencieuse et contemplative. Weil dit que bien que nous ne puissions jamais "savoir que Dieu commande une certaine chose"<sup>8</sup>, nous sommes néanmoins sauvés par la pureté de notre intention, la pureté de notre prière. Si nous faisons silence en nous-mêmes", écrit-elle, "si nous faisons taire tous les désirs et toutes les opinions et si, avec amour, sans formuler de mots, nous engageons toute notre âme à penser "Que ta volonté soit faite", la chose que nous sommes sûrs de devoir faire ensuite (même si, à

---

<sup>6</sup> Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1947 ; Edition Pocket, Agora.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Ibid.

certain égard, nous pouvons nous tromper) est la volonté de Dieu. Car si nous lui demandons du pain, il ne nous donnera pas une pierre."<sup>9</sup>

En d'autres termes, Weil considère que la possibilité d'un discernement véritable ou suffisamment vrai est fondée, non pas sur l'infaillibilité de notre jugement, mais sur la bonté de Dieu à qui nous confions la possibilité de notre propre bonté. Si nous demandons sincèrement à Dieu du pain, nous ne recevrons pas une pierre. Weil parle ici de ce que "nous sommes sûrs de devoir faire", bien que mon expérience personnelle ne soit pas souvent de me sentir "sûre", mais d'avoir l'impression de ne pas y voir plus clair que cela. Et une fois que c'est aussi bien que possible, c'est à ce moment que nous devons confier notre discernement et l'action qui en découle à la bonté et à la miséricorde de Dieu - en travaillant à notre salut dans "la peur et le tremblement". Il n'y a pas de place ici pour l'autosatisfaction ou pour une confiance morale absolue.

Mais la deuxième question soulevée par l'accent mis sur l'obéissance en tant que vertu suprême est encore plus difficile. Nous avons vu précédemment que Pierre semble exhorte ses lecteurs à obéir, non seulement à Dieu, mais aussi à la vie qui leur est donnée. Dans des situations de souffrance et d'injustice, cela semble très problématique. Ce texte dit-il vraiment qu'être obéissant à la souffrance qui nous atteint, accepter l'autorité de toute institution humaine à laquelle nous nous trouvons assujettis - y compris des structures injustes telles que l'esclavage et le mariage patriarcal - que cela fait partie de la sainteté de la vie ? Tout s'y oppose. Que devons-nous en faire ?

Eh bien, répondre à cette question de manière adéquate nécessiterait en soi toute une série de conférences. Je vais donc ici simplement esquisser les grandes lignes d'une réponse. Pour mettre les cartes sur la table, je considère comme acquis que l'esclavage, la propriété et l'exploitation systémique de certaines personnes par d'autres, est contraire à la volonté de Dieu pour l'humanité ; je considère également comme acquis qu'il y a des moments où l'on ne doit pas obéir aux institutions humaines (empereurs, gouverneurs, présidents et autres), et qu'un bon mariage est un mariage où chaque partenaire est également respecté et autorisé à être l'auteur (après Dieu) de sa propre vie. Alors pourquoi Pierre ne le dit-il pas tout simplement ?

Ici, le contexte est essentiel. Et les chercheurs suggèrent que ce texte (et d'autres comme celui-ci dans le canon du Nouveau Testament) subvertit certaines des normes sociales de son temps de manière plus significative que nous ne pourrions le réaliser. En particulier, son hypothèse selon laquelle la relation centrale dans la vie chrétienne est celle avec Dieu, offre une perspective différente sur la relation à l'autre tout en ne donnant pas lieu à une offense culturelle majeure et à une hostilité accrue. Prenons par exemple l'instruction de Pierre d'accepter l'autorité de l'empereur (2,13). Stanton note qu'à l'époque où cette lettre a été écrite, "les non-chrétiens de la région reconnaissaient l'empereur romain comme une divinité", mais Pierre l'identifie explicitement comme représentant une "institution humaine". Le texte se lit comme suit : "Soyez des hommes libres, sans toutefois utiliser la liberté pour voiler votre méchanceté : mais soyez plutôt les esclaves de Dieu. Honorez tout le monde, aimez la communauté des frères, craignez Dieu, honorez l'empereur." (2,16-17). De cette façon, remarque Stanton, l'empereur "divin" est en quelque sorte réduit à sa plus

---

<sup>9</sup> Ibid.

simple expression ; son autorité doit être respectée, mais il y a des limites aux honneurs qui lui sont accordés par les chrétiens."<sup>10</sup>

De la même manière, les domestiques et les épouses sont des membres de la famille chrétienne qui occupent (dans cette société) des positions socialement subordonnées. Eux aussi ont pour instruction de vivre à leur place avec respect et pourtant différemment. Leur honneur pour les institutions humaines auxquelles ils appartiennent doit découler de leur relation première avec Dieu plutôt que d'être simplement déterminé par ceux qui ont un pouvoir immédiat sur eux. "Vous les domestiques, soyez soumis en tout respect à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et bienveillants, mais aussi à ceux qui sont difficiles. En effet, c'est une grâce de supporter, par motif de conscience devant Dieu, des peines que l'on souffre injustement." Car souvenez-vous que c'est pour vous que "le Christ, lui aussi, a souffert" injustement ; "il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice"(2,18-23). Et la lettre continue : "Les femmes, de la même manière, acceptez l'autorité de votre mari, pour que, même si certains refusent d'obéir à la parole de Dieu, ils soient gagnés par la conduite de leur femme et non par des paroles, en ouvrant les yeux devant votre attitude pure et pleine de respect."(3.1-2)

Nous savons maintenant que ce type d'exhortation à l'obéissance sans plainte a été terriblement utilisé au cours des siècles. Mais, remarquez, dans un contexte où la divinité de l'empereur et le pouvoir des propriétaires d'esclaves et des maris étaient considérés comme absolus, combien cette façon de penser introduit un écart profond. Nous aimerions que le Nouveau Testament ait simplement dénoncé l'esclavage et le patriarcat. Qu'est-ce qui se passait chez les premiers chrétiens ? se demandait Rowan Williams. "Ne pouvaient-ils pas voir que l'esclavage était mal ? Il continue : "La réponse courte est qu'ils ne le pouvaient probablement pas selon le bon sens moderne et clair. Ils étaient tout aussi conditionnés à considérer l'esclavage comme normal que nous le sommes ... à considérer nos modèles ordinaires de vie sociale et financière comme normaux."<sup>11</sup> Mais introduire l'idée que les esclaves et les femmes avaient une relation avec Dieu qui est antérieure et indépendante de leur relation avec leurs propriétaires et leurs maris, penser qu'ils pouvaient avoir un choix sur la façon d'être face à leur situation, eh bien cela introduit quelque chose de distinctif et de nouveau. En fin de compte, cela a été transformateur.

Je sais que cela ne résout pas tous les problèmes. L'appel à la "liberté intérieure" tout en étant opprimé extérieurement ne vous mène pas loin, d'autant plus que nous comprenons maintenant à quel point l'oppression extérieure tend à vous coloniser intérieurement. Un esclave peut être amené à se croire sous-humain, une femme à croire qu'elle compte moins qu'un homme. Lorsque c'est le cas, le sens dans lequel il y a une réelle possibilité de consentement "libre" à la dynamique sociale en question est clairement limité. C'est pourquoi Weil est très claire sur le fait que l'obéissance (en tant que vertu) doit "être l'obéissance à la nécessité et non à la force."<sup>12</sup>

Toutefois, pour notre sujet, je souhaite mettre de côté ces réflexions sur les exhortations particulières à l'obéissance dans la lettre de Pierre, et revenir à la question principale. À savoir, la suggestion qu'il existe une sorte de "vertu dans la nécessité". Dans un certain sens, accepter la

---

<sup>10</sup>Stanton, '1 Peter', p.1499.

<sup>11</sup>Rowan Williams, *Meeting God in Paul* (London: SPCK, 2015), p.40.

<sup>12</sup>Weil, *La pesanteur et la grâce*. Ibid.

gratuité de la vie dans laquelle nous vivons est, au moins dans un premier temps, un moyen de participer à la bonté de Dieu et de permettre que la volonté de Dieu soit faite sur terre.

### **Transfigurer la limite**

Pour que cela devienne une réalité pour nous, je vous invite maintenant à penser au don de votre vie. Peut-être à certaines de vos relations familiales ou circonstances personnelles les plus difficiles ; peut-être aux injustices dans lesquelles vous savez que vous êtes impliqué - que ce soit en tant que bénéficiaire d'un système injuste ou en tant que victime. Pensez aux aspects de votre vie, de votre culture, de votre société que vous ne pouvez pas changer simplement en voulant qu'ils soient différents. Que signifierait pour vous le fait d'"accepter" l'"autorité" de ce qui est donné ? De chercher à obéir à Dieu dans et par ce qui est ?

Ce que je commence à comprendre, c'est que l'accent mis par les chrétiens sur l'obéissance, en tant que l'une des plus hautes vertus, reflète l'idée qu'un engagement véritable, sage et en harmonie avec le monde ne peut pas s'enraciner, avant tout, dans la résistance au monde tel que nous le trouvons. Si je veux qu'une relation difficile soit transformée, par exemple, je sais qu'il ne sert à rien de commencer par y résister, par la combattre. D'une manière ou d'une autre, je dois accepter qu'elle soit telle qu'elle est- je dois essayer (au moins) d'accepter la personne que je trouve difficile telle qu'elle est, d'embrasser toute la dynamique de la relation, sa souffrance, ma frustration, mon désir qu'il en soit autrement. Je dois être avec la pure réalité de l'ensemble. Cela ne signifie pas que je dois me résigner à vivre éternellement dans une dynamique dysfonctionnelle ou oppressante. Mais si je ne peux pas être là où les choses se trouvent, si je ne suis pas disposé à embrasser et à subir la souffrance de ce qui n'est pas réconcilié, alors je refuse en fait, je nie la possibilité de sa transformation.

Et quand on y pense, il semble que ce soit aussi le cas pour les transformations sociales les plus profondes. Prenez le mouvement américain des droits civils, par exemple, et la façon dont Martin Luther King a insisté sur la nécessité de ne pas simplement résister ou rejeter ce qui était, dans la société qu'il cherchait à transformer. Face à une persécution et une hostilité terribles, il a cherché à être avec l'ensemble de cette société - dans toute sa complexité et son ambiguïté. Il écrivait : "Certains des plus ardents défenseurs de la ségrégation sont sincères dans leurs croyances et sérieux dans leurs motifs ... Beaucoup sont de bonnes personnes qui vont à l'église et sont ancrées dans la foi religieuse de leurs mères et de leurs pères." Il déclarait : "De toute notre énergie, nous devons continuer à débarrasser cette nation du démon de la ségrégation. Mais nous ne renoncerons pas pour autant à notre privilège et à notre obligation d'aimer. Tout en abhorrant la ségrégation, nous aimerons le ségrégationniste. C'est la seule façon de créer la communauté bien-aimée."<sup>13</sup> C'est là un travail spirituel profond.

Rowan Williams décrit l'obéissance de Jésus à la souffrance et à la mort comme "une acceptation active qui transfigure la limite du monde."<sup>14</sup> Comme pour Martin Luther King, cette "acceptation active" est très différente de la résignation conforme au statu quo. Mais l'idée est que l'acceptation

---

<sup>13</sup>Martin Luther King, *Strength to Love* (Minneapolis, MI:AugsburgFortressPress, 1963, 1981).

<sup>14</sup>Rowan Williams, *On Christian Theology* (Oxford: Blackwell Publishers, 2000), p.161 ; *Une introduction à la foi chrétienne*, Labor et Fides, coll. LF. Théologie, 2019.

qui transfigure ce qui est donné est en quelque sorte le lieu de la transformation du monde. Plus nous nous abandonnons pour discerner la volonté de Dieu dans le monde dans lequel nous vivons, plus augmente notre capacité d'agir à partir des ressources de Dieu, et ce, en toute liberté. Cela signifie que lorsque nous choisissons, par "nécessité", de refuser notre consentement ou de désobéir délibérément à des ordres ou des systèmes injustes, nos réponses participent de la vérité de Dieu et obéissent à une loi plus profonde. Weil dit que "Toute créature qui atteint la parfaite obéissance constitue une forme spéciale, unique et irremplaçable de la présence, de la connaissance et de l'action de Dieu dans le monde."<sup>15</sup>

## Conclusion

Je suis consciente que c'est un matériau dense. Permettez-moi donc de conclure par quelques points de synthèse. J'ai commencé par parler d'un sentiment de désespoir qui nous envahit, parfois, lorsque nous sentons l'ampleur de la transformation nécessaire dans le monde, l'ampleur des forces qui s'opposent au bien-être du monde. Et il peut en être de même pour des aspects apparemment insolubles de notre propre vie.

La tendance par défaut de notre culture est de supposer que si nous nous soucions du bien du monde, nous devons d'une manière ou d'une autre prendre le dessus sur les choses, les mettre sous notre contrôle, résister et réparer ce qui ne va pas. Mais l'auteur de la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, écrivant à des petites communautés de croyants persécutés qui n'avaient absolument aucune chance de surmonter leur situation ou de la refaire selon leur version du bien, enjoint une réponse bien différente. Il les encourage à rester fidèles à leur sentiment d'avoir été appelés, désignés par Dieu ; et il leur demande de chercher à obéir à Dieu dans et par le don de leur vie. Si les choses doivent être transformées, plus profondément intégrées et réconciliées, il faudra que cela ressorte de leur dépossession et de leur obéissance. À ce titre, une vie sainte est une vie profondément réactive. L'obéissance est la vertu clé. La volonté de subir la souffrance de ce qui reste blessant, non réconcilié, non racheté, dans un esprit d'acceptation transfigurée plutôt que de résistance, est la pratique fondamentale. Et ce qui est requis, c'est une confiance absolument radicale dans la bonté de Dieu.

Et je me demande comment cela fait écho en vous ? Une partie de moi craint que ce soit une échappatoire, un refus de ma responsabilité de "changer les choses". Mais il y a aussi un sentiment plus profond d'avoir été appelée à "la seule chose nécessaire". Il y a une diminution de l'agitation et de la peur. Ce n'est pas que la souffrance disparaisse - dans un certain sens, elle s'intensifie, car je cherche à être vraiment avec ce qui est. Mais je sens que c'est cette souffrance qui signifie que nous commençons à nous engager, au niveau où cela doit s'engager, dans la souffrance du monde. Et c'est notre consentement à cette souffrance qui nous amène au seuil des vertus qui seront au centre de nos préoccupations la semaine prochaine - les vertus de la foi, de l'espérance et de l'amour.

---

<sup>15</sup> Weil, *La pesanteur et la grâce*. Ibid.